

« Marie HALOUX

Une émotion transformatrice¹ : la peur.

Regards à travers une Instance Clinique.

Monographie pour la certification de superviseur d'équipes de travailleurs sociaux, 2016-2017, XXVI eme promotion.

Institut Européen Psychanalyse et Travail Social, Paris »

¹ TOBIE Nathan, L'influence qui guérit, Odile JACOB, 1993.

Préambule

La visée de ce texte est de consigner une expérience de formation concernant la supervision d'une instance clinique, instance dans le cadre de mon activité professionnelle : formatrice dans le champ de l'éducation spécialisée. L'intention plus précise est de repérer et de porter un regard plus ouvert et plus conscient sur une émotion en jeu à la fois dans ce travail socio-éducatif et dans l'expression de cette émotion, la peur, au cours du travail de transmission. Cette instance nommée Instance Clinique.

Ce type de transmission, dans ce cadre précis, est de l'ordre d'un transfert de travail, qui subodore le véhicule d'éléments conscients et inconscients de ceux qui évoquent une situation, après l'avoir vécue, comme de ceux qui écoutent le récit et le rapport des travailleurs sociaux. L'expérience de ce vécu, dans ce cadre, et particulièrement, l'émotion présente lors des paroles de chacun, est le point focal de ce texte. L'écriture même montrera à quel point, dans l'instant du récit, comme dans l'après-coup de la relecture, il n'est pas simple de discerner les entrelacs, les mouvements et les impacts d'une situation où une décision, par le sujet du récit sera à élaborer.

M'être inscrite dans cette formation de superviseur d'équipes de travailleurs sociaux, m'interroge sur l'origine de ce souhait autant que sur ma capacité à être à l'écoute autant de moi-même que de ceux qui composent l'instance clinique, au regard de cette émotion qui traverse toute prise de décision, dans le cadre d'une problématique sociale à caractère d'urgence ou de conflit grave. Quel est l'enjeu de cette formation pour moi ? Pourquoi je choisis « la peur » comme ombilic de recherche ? Ce sont des questions qui reviendront et infiltreront mes pensées tout au long de ce texte ci-dessous. En quoi pourront-elles me servir de boussole pour mener ce travail particulier de formation professionnelle des éducateurs dont je serai responsable ? Je tâcherai d'y répondre en prenant un exemple clinique.

Sommaire

Introduction

- I - Exposé de situation et déroulement de l'instance clinique p.4
- Des souvenirs, des échos en situation professionnelle
 - Un chapelet de situation, entre monologue et soliloque
 - Transferts, transferts
- II - Question, énigme, hypothèse p.8
- Associations littéraires
 - Suites des détours littéraires
 - Le temps, le déplacement
- III – Quels rapports avec la supervision ? p.12
- Suites de l'instance clinique
 - La supervision
 - La peur, la création, la supervision : quels rapports ?
 - Éléments d'analyse
 - Porter de travers

Propos conclusifs

- Bibliographie p.18

Introduction

Pourquoi m'être inscrite à la formation de Superviseur alors que je n'envisage pas, dans un premier mouvement, de devenir superviseuse ? Poursuivre des études, continuer à penser, à nourrir ma réflexion pour analyser ma pratique de formatrice et questionner le cadre posé et reposé en formation avec les étudiants ? J'ai pensé ce parcours de supervision comme une façon de *boucler* mon itinéraire personnel.

Le transfert, il n'est sujet que de cela, de ma place de formatrice, auprès d'étudiants éducateurs. Alors, pourquoi ne pas y regarder de plus près ! Approcher le transfert dans une perspective de professionnalisation ; n'est-ce pas analyser les enjeux relationnels, la sensibilité mise en scène, la distance pour tenter de comprendre, réfléchir aux images, aux imaginaires convoqués dans les liens tissés et détricotés en permanence ?

En m'approchant du terme Supervision, j'entends : Super, j'aime cette acclamation, ce mot de la langue parlée : 'c'est chouette'. Bien voir, à la bonne distance. Chercher le langage dans un cadre (dispositif, praticable²) favorisant une organisation. La nécessité du discernement, une recherche sans fin, pour voir de plus haut, voir plus clair.

A partir d'une situation exposée par un collègue en formation de Supervision, j'engagerai un travail d'exploration. L'intention est d'apporter un regard sur l'émotion exprimée ; la peur, ici, dans le récit notamment au travers de mon expérience, de références littéraires et de connaissances retenues au cours de cette formation. Le texte ci-dessous oscille entre l'exposé du collègue et mon ressenti intérieur. La visée de cet écrit est une tentative de structuration d'un mode d'apprentissage de l'Instance Clinique dans mon activité professionnelle.

I - Exposé de situation et déroulement de l'Instance Clinique (I.C)³

Un collègue de formation (je nomme tour à tour collègue en formation et chef de service dans son activité) en supervision expose une situation où il a eu peur. Il est chef de service. Un membre de son équipe lui a demandé d'intervenir auprès d'une famille qui 'résiste' à coopérer (selon le discours rapporté), comme le voudrait un ordre des choses pensées, par anticipation par le service éducatif, pour la protection de ses enfants. Les parents travaillent loin de leur domicile. Les jeunes enfants s'autogèrent. L'école a averti le service de protection de l'enfance pour rechercher une solution. A toute situation préoccupante est engagée la responsabilité du service en charge de l'application de décision favorisant le bien-être des enfants. Le père de famille le menace. L'annonce d'une mesure de protection de l'enfance qui éloignera les enfants de leurs parents est impensable pour lui. Intimidation. Le père parle de conséquences graves si la décision est prise. Être séparé de ses enfants ! Non. La peur s'insinue chez le chef de service notamment lors de conversations téléphoniques. Les voix se confrontent. Les propos sont menaçants à l'égard du chef de service. S'engage un enjeu de vie et de mort.

² ROBINSON, Bernard fait référence à Jean OURY et à Nicolas PHILIBERT (La moindre des choses, film/documentaire, 1996), Psychologie clinique, De Boeck, 2005.

³ ROUZEL Joseph, La supervision d'équipe en travail social, Paris, Dunod, 2005, pp.197-198.

L'élaboration de l'Instance Clinique se met en place : chaque participant de sa place évoque les questions tout d'abord : « cet homme menaçant a peur d'une réponse anticipée ? On va lui retirer les enfants ? ». Le chef de service est apeuré de la réaction de l'homme ? La peur de mourir.

La position est la suivante : un père entend une menace de mesure de protection pour ses enfants qui serait exercée par le service social. De plus, la mise en place sera décidée par le chef de service (Aide Sociale à l'Enfance). L'éducatrice référente a passé la main à son responsable. Est-elle soulagée de pouvoir différer, transmettre la responsabilité directement au chef de service, un homme ? Dans la relation hiérarchique, la situation de transfert est convoquée : l'éducatrice adresse la situation éducative à son responsable.

En formation, mon collègue en parle en l'Instance Clinique. Nous, participants écoutons, sommes également sujets et apprenant de l'instance et dans l'instance clinique. Un maillage tenu, soutenu par le cadre posé : absence d'atteinte à la parole, écoute attentive, suspension du jugement. S'écouter dans le récit de l'autre.

Dans ces premiers instants de l'écoute, de l'échange entre pairs, il ne va pas de soi de mettre à côté les représentations-écran « ... Si j'avais été à sa place ... pourquoi a-t-il ... comment se fait-il ... ». Dans un second temps, montent mes sensations, je n'y peux rien, elles sont là. Quoique, en y pensant dans l'après coup, mes sensations étaient premières, simultanément aux dires. J'ai eu peur, j'ai tremblé, oui, j'ai ressenti la menace.

- Des souvenirs, des échos en situation professionnelle

Tout comme le propos de mon collègue est hésitant, tremblant se rejoue, dans l'Instance Clinique mise en place en formation, un climat de peur ressentie. J'ai peur aussi. Les éléments corporels le signalent en miroir: tremblement des mains, sueur dans le haut du dos ; des perceptions, les mots scandés, issues bouchées. Me reviennent en mémoire des peurs, d'autres peurs.

A la Pérec défilent mes souvenirs, je me souviens ...

De la solitude dans une chambre.

De la cave au prise avec des souris plus ou moins imaginaires.

De ce berceau et le lit à barreaux.

De la mezzanine accablée de soleil.

De ces bras-là, désaccordés ...

Aucune chronologie fiable dans ce défilé, passé à toute allure, hors filtre raisonnable. Je savais que j'ai eu peur de perdre mon corps dans l'eau froide, dans la descente de l'escalier, dans une glissade verglacée.

Plus ancienne encore, cette peur de ne pas savoir. Ma grand-mère, un dimanche de janvier 1981. Elle ne s'était pas levée, maman était restée près d'elle. Envoyée déjeuner chez les cousins, je m'ennuyais. Aucune vie, des bribes de mots, d'un côté puis de l'autre. Aucune rencontre véritable. Elle fut déclarée décédée le lundi matin. J'ai dit morte ! Comment survivre à l'événement ! Grand-mère habitait avec nous depuis toujours, elle m'avait coiffée enfant ; nous avons « scié du bois (à la riette) » en traversant la route ; elle comprenait mes exaspérations. On s'aimait. Une peur de disparition. Froide dans le dos. Ma peur n'est rien si

ce n'est un sentiment de « lâchage ». Seule. Qui saura le tempo juste ! Qui m'appellera par un mot doux ! Qui me connaîtra de l'intérieur !

Le collègue a eu peur.

La peur froide, celle que j'ai entendue entre les mots du collègue, en écho, a percuté ma solidité. Sensations d'un autre monde. Imperceptibles picotements dans la nuque. J'entends mon cœur. À chaque fois du tréfonds vibre mon tube digestif, mes larmes apparaissent. Les ondes aquatiques s'évasent jusqu'aux bordures de l'étang. Les mots dits ont fait mouche. Je n'y suis pour rien. Ou peut-être « j'y suis », où, quand ».

Se faire suivre par une ombre, penser à la mort. L'appel anonyme. La crainte de le croiser. L'ennemi est là, je le sens, il m'attend, dit le collègue dans l'Instance clinique. Me revient la raison, c'est son histoire. La mienne, si proche, si lointaine, m'appartient. Que dit-il ? Face à l'incompréhension et le mal-entendu se glissent les réminiscences. Revenir à un âge fragile. Qui me protégera. Qui sait que je ne sais pas. Ses collègues ne sauront jamais cette frayeur arque boutée à l'impensable. Chemin faisant le dénouement s'aperçoit dans l'éclaircie. Se rencontrer, se parler, penser à l'acte. La déraison m'emporte. Il revient aux faits : la réalité des enfants, les contraintes des parents, l'organisation possible, le soutien à aménager pour cette famille visée par la mesure de protection. Le métier de vivre (de faire vivre), en somme, interroge les mots, en hommage à Césaire Pavese⁴.

L'Instance Clinique serait l'espace pour regarder l'émotion, la contraindre à faire surface, soutenir un chemin de compréhension ? Superviser serait ré-accompagner l'affectivité frappée en pleine face. Elle revient, elle est là⁵, la voici de son nez pointu, elle m'attrape. L'Instance Clinique serait mettre au jour le souterrain, le rejouer et l'exposer au groupe. Superviser serait mettre sur la table le jeu des intrications. Les démêler sans savoir au préalable qu'elles (m') emprisonnent. Se transférer ? Se mêlent des histoires de lieux, de temps multiples ou de non-lieu et de non-temps.

- Chapelet de situations dans lesquelles mon implication questionne l'enjeu transférentiel ! Un soliloque, un monologue.

En écho je pense à l'étudiante qui m'entraîne à poser un cadre, à penser mes peurs face à une confrontation. Repousser la loi⁶, faire un règlement pour elle. Elle connaît la réalité et s'en crée une autre. Quid de la confiance à instaurer et à réinstaurer pour contenir, refréner la puissance de part et d'autre ?

La peur s'insinue, engage, dans la perte de la maîtrise. Mon raisonnement est frappé de sidération. Rien ne me vient comme orientation sensée. Sauve qui peut, fuir ? Cette étudiante est arrivée dans mon bureau. Elle demande un acte juste, une porte de sortie, tête haute. Oui, elle a écrit son rapport, oui, elle s'y est engagée à plein régime. Sauf qu'elle l'a remis en retard et qu'il est de qualité très moyenne (hors attendu universitaire, ce qui est attendu impossible pour elle). Je suis stoïque, tente de lui expliquer les règles. Elle ne veut rien entendre de mon rappel de la règle. L'injustice est son mot phare. Elle a été malade, elle a aidé ses camarades à rechercher un stage. Je renonce dans mon insistance à lui dire que je ne suis pas responsable

⁴ PAVESE Cesare, Le métier de vivre, Gallimard, 1958.

⁵ BARBARA, La solitude, chanson, 1965.

⁶ OURY, Jean, La loi, la règle, le cadre.

de ce qui lui arrive. Elle part fâchée ... et alors ? La procédure de reproche, d'injustice va sans doute se poursuivre. Je regarderai de plus près et plus tard le système transférentiel : ma sensibilité à la justice, au fait objectif (relatif). La peur de ce qui va arriver, de ce que je ne sais pas encore. La peur d'être fragilisée, mis en péril. De ne pas savoir, vouloir sauver sa peau. D'être dépassée en un mot.

J'irai dans le bureau voisin en parler à mes collègues. Ils m'en diront plus sur les imbrications emmêlées dans cet épisode d'une histoire qui dépasse l'événement en question.

- Transferts, transfert, est-ce que j'ai une forme de transfert ?

Très vite je dis oui. Oui, cette jeune femme *abuse* de la situation, oui elle est sûre de son droit. C'est sa question. Oui, elle vient me chercher sur le plan affectif, du côté de l'autorité. La mienne, mon autorité est touchée, puis-je assumer le cadre pensé pour l'accompagnement de situation de ma place de formatrice ?

Suis-je à la bonne place ? La question se pose à propos de ma place de formatrice, de ma place de femme, de ma place d'adulte oui, j'affirme que le règlement à toutes les raisons d'exister et ça ne se discute pas. Oui, on peut échanger, en parler sans pour cela attendre une modification à l'avantage de l'une et des autres, alors ? Oui, les exceptions ... sauf comment gérer une exception par rapport aux singularités de situations dans un collectif ? Un individu dans une famille, un groupe, une société : généralités ou individualités ? Être touchée dans son for intérieur, être questionnée, se questionner, remettre en question ce rapport au cadre. Ma peur était d'entendre des propos fleuretant avec une remise en cause de situation où l'injustice règne. « Oui, alors vous savez il y a eu des signatures frauduleuses, oui Gwenaëlle a remis aussi en retard son travail et n'a pas été sanctionnée (Gwenaëlle sanctionné ou son travail ?) Oui, savez-vous que c'est un plagiat ... ». J'ai fermé tout de suite la porte à ces propos potentiellement dénonciateurs. Comment me situer, faire acte de formation ? Escalade sans fin ? Déstabilisation de ma posture ? Mise en situation d'échec, confidente sans moyen d'agir, de dire ? Je m'entends dire « oui il y a des différences, une situation peut être teintée d'injustice ». Les règles sont là mais ne garantissent pas l'ensemble d'un traitement juste. « Que faire de vos informations ? ». Une enquête, un renforcement des contrôles ? Acte de formation sur tout. De transformation ?

Je me souviens de la situation que j'ai évoquée en Instance Clinique. En deux mots, prise dans l'étau affectif de la relation, le rappel au cadre, à l'interpellation de la candidate, à ces choix, dans une situation de rattrapage qui me signifiait ma non-maîtrise de l'induction de mes mots. Chose banale et à la fois à prendre en compte. Souplesse de l'écoute, modification de point de vue, ouverture au questionnement.

Entre une remise en cause de ma place, de mon autorité, de ma responsabilité, de mes capacités à comprendre les enjeux, de mon écoute et de ces places où le transfert est en acte à tous les étages ... j'affirme mon choix, j'assume ce qui m'arrive, n'en fais grief à personne, ne me place pas comme victime ... A priori ou a posteriori. Être victime de la peur, de l'insu, de la mort.

Le questionnement de mon collègue est aussi le mien, se rejoue là une scène connue : transfert de situation. Le pas de côté (y a-t-il un à côté ?) qu'opère l'Instance Clinique par le groupe, m'engage à regarder de plus loin tout en étant affectée par le récit.

II - Une question, une énigme.

Ma question s'ancre dans ce travail où l'émotion, celle de la peur, dans ce cas de figure, mobilise l'énergie du collègue (sujet), réveille et il agit pour la contenir. La piste qui s'offre à moi est celle de la division, du clivage, avoir peur serait perdre son (mon) unité, me couper, me découper.

De quelle façon le retour à une forme de raison est imaginable, comment la pensée et la capacité de ressentir, demeure l'instance nécessaire pour comprendre, regarder, analyser, associer, élaborer, créer ?

**En quoi la peur est mobilisatrice pour qu'advienne un processus d'élaboration ?
Quid du transfert incessant dans cet enchâssement de poupées gigognes : le transfert du transfert ?**

L'hypothèse sous-jacente apparaît :

Une conscience d'une partie de soi (émotion, sensation, sentiment) qui tremble, perd la raison, décontenancée serait source d'une créativité relationnelle entre autres. La supervision (IC) : un espace d'élaboration de motifs trans-férentiels en vu d'une transformation créative ?

A partir de la question sur la place de la peur dans une relation de soutien, l'approche retenue s'organiserait à partir des notions de peur, de douceur et de séparation :

- origine de la peur ; - translation à d'autres peurs ; - identification de la différence ; - réponse de protection pour certaines peurs ; - nécessité du vécu de la peur pour une ouverture de la conscience ; - re stimulation de l'imaginaire pour trouver une sortie.

Les supports littéraires seront privilégiés pour tenter de cerner des enjeux de sensations dans une situation de supervision clinique. Rechercher par le détour littéraire, à distinguer les différentes catégories, à identifier les objets, à observer les réactions aux stratégies à nommer la peur et ses mises en scène. Rechercher l'émotion et sa mise en mots.

- Associations littéraires

C'est en relisant Du côté de chez Swann⁷ qu'un élément m'est apparu. La clé de voûte de l'œuvre de Proust est la séparation impossible. Dès les premières pages, il est question d'un endormissement difficile. Comment s'endormir avec le poids du jour qui précède celui de la nuit, seul dans son lit ? Le petit Marcel, stratégique, tente de retenir la mère. Au dîner, il

⁷ PROUST, Marcel, La recherche du temps perdu, Gallimard, 1983. J'aurais pu aussi retenir le livre de Lionel Duroy : L'absente, Julliard, 2016 au sujet de la mère du narrateur.

l'appelle, la sollicite, la veut pour lui seul. Le père cède, laisse la mère aller avec le petit. Plus loin dans l'œuvre, le rapport à l'attirance des femmes, Madame de Guermantes, et surtout Albertine, nous dit l'ambiguïté de son désir (peur, angoisse). Il veut qu'elle soit près de lui, ne supporte pas son absence et dès qu'elle apparaît, il souhaite son éloignement. Un écartèlement, un jeu paradoxal, contradictoire. Avoir peur d'être séparé ? Par association libre, je parlerai d'effroi exprimé dans une dimension paroxystique. La peur, sans doute intègre, dans son expression, une totalité ; cependant s'inscrit dans une dynamique de reconstruction possible. Angoisse aménageable ? La peur serait une sensation déjà connue et dé-passable par le sujet ?

« *Longtemps je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : «Je m'endors". Et, une demi-heure après, la pensée qu'il était temps de chercher le sommeil m'éveillait ; je voulais poser le volume que je croyais avoir dans les mains* ». Justement, il a cru entendre des pas ; les pas se rapprochent, puis s'éloignent.

Et la raie de jour qui était sous sa porte a disparu. C'est minuit, on vient d'éteindre le gaz ; *le dernier domestique est parti et il faudra rester toute la nuit à souffrir*⁸ (de l'angoisse ?) *sans remède* ». La peur est instantanée.

Guy de Maupassant, Marcel Proust, Doris Lessing par leur texte respectif me donneront, plus tard, à la fois des sensations si proches vécues dans le temps de l'Instance Clinique et des ouvertures par la littérature. Avoir peur, avoir eu peur ... le récit stylisé s'approche par effleurement. Mes lectures récentes s'animent en moi. Sylvain Tesson dans *L'axe du loup* écrit sur sa peur de l'ours ... l'univers du conte prend sa place, du loup/garou à l'ours. La terreur demeure !

- Suites des détours littéraires

Le texte de Proust me fit un grand effet à l'adolescence. Cet auteur écrivait sur les reviviscences, ces souvenirs engrammés dans le corps, oubliés, voire perdus de vue et qui, sans crier garde, surgissent. Ce n'est pas seulement l'effroi dont j'ai le souvenir mais plutôt ce goût de madeleine. Mon père en fabriquait. Il savait, tout comme moi, avec l'habitude, de les observer le goût de la douceur, de la souplesse entre œuf, beurre et farine de blé. Le plus important dans la fabrication d'une madeleine est la mesure du temps. La cuisson est au cœur de la réussite. Juste le temps de lever, de pousser dans un four chaud mais pas trop, cuire et sortir du four. La dextérité du regard, du geste. Des mamelons justes à point. Le palet sait les reconnaître. Recevoir des mots par Marcel Proust, des mots pour traduire une sensation. J'étais émerveillée (juste surprise). Je me sentais un peu moins seule. De la connivence, de la complicité, il en était décidé ainsi. Plus jamais seule, plus vraie, plus juste. La langue, ses tournures, le temps des verbes, la joie et la gaîté des scènes me plaisaient. L'amusement est possible. Jouer avec les mots (plaisir) pour dire une détresse. Lui donner forme ... tout n'était pas perdu. Mon *malheur*, mon esseulement, pouvait, dans cette langue retrouvée, avoir refuge et passage. La sortie !

⁸

PROUST Marcel, *Du côté de chez Swann*, Gallimard, 1983, pp.9-10.

La peur, pour moi c'est perdre la raison, ne plus savoir qui je suis, où je suis, qui habite ce corps devenu étranger. La nuit, le sentiment d'esseulement sont là. L'enfant (lui, moi) séparé du jour, de la présence des autres s'enfoncé dans un ennui sans retour. Le récit continue vers la pointe d'un sentiment. Le nommerai-je abandon ? Marcel PROUST écrit : *« Après le dîner, hélas, j'étais bien obligé de quitter maman, qui restait à causer avec les autres, au jardin s'il faisait beau, dans le petit salon où tout le monde se retirait s'il faisait mauvais... Ma seule consolation, quand je montais me coucher, était que maman viendrait m'embrasser quand je serais dans mon lit ... Mais le seul d'entre nous pour qui la venue de Swann devint l'objet d'une préoccupation douloureuse, ce fut moi ! C'est que les soirs où les étrangers, ou seulement Swann, étaient là, maman ne montait pas dans ma chambre, comme sur un pont au-delà de l'abîme prochain qui m'effrayait ⁹ ... j'aurais voulu ne pas penser aux heures d'angoisse que je passerais ce soir seul dans ma chambre sans pouvoir m'endormir; je tachais de me persuader qu'elles avaient aucune importance, puisque je les aurais oublié demain matin, de m'attacher à des idées d'avenir qui auraient dû me conduire au rasoir ... préparer ma pensée pour pouvoir, grâce à ce commencement mental de baiser, consacrer toute la minute que m'accorderait maman à sentir sa joue contre mes lèvres ... Et il me fallut partir sans viatique ... "à contre cœur"... j'eus un mouvement de révolte, je voulus essayer d'une ruse de condamné. J'écrivis à ma mère en la suppliant de monter pour une chose grave que je ne pouvais lui dire dans ma lettre ... Mon effroi était ... que Françoise refusât de porter mon mot. » ¹⁰*

S'ajoutent au mot peur, ceux d'Angoisse, d'Effroi, de Tourmente, d'Anxiété et de stratagème.

"Ma mère ne vint pas ¹¹... A la première seconde, elle me regarda avec étonnement, ne comprenant pas ce qui était arrivé. Si maman m'avait dit un mot, ç'aurait été admettre qu'on pouvait me reparler, et d'ailleurs cela peut être m'eût paru plus terrible encore, comme un signe que devant la gravité du châtement qui allait se préparer, le silence, la brouille eussent été puériles. Une parole, c'eut été le calme avec lequel on répond à un domestique ... le baiser qu'on donne à un fils ».

Pourquoi Proust ou plutôt comment l'œuvre de Marcel Proust vient ponctuer ce thème sur la séparation ? Objet de peur du collègue ? La peur de la disparition ? La peur sous-jacente de la séparation se réitère avec Albertine : la disparue. La relation amoureuse pour le narrateur de la Recherche semble prendre tout son sens quand Albertine est absente et qu'elle va revenir. Ces aller et venue, ces balancements flottent, créent le désir. Je veux un peu passionnément mais pas trop sinon je m'invente un autre personnage pour que ma pulsion vitale continue à vivre. Une sortie de secours, une création.

Dans la séance d'Instance Clinique, la dimension créative s'opère par la prise de parole. Oser parler, oser dire ce qui se trame au fond. Une mise en abîme de l'apparence de la question amenée par le porteur de parole et toutes celles qui sont présentes en écho. Que génère la peur ? Des images de destruction, de survie. Vais-je survivre à la menace de l'attaque ?

La parole créée, créer la parole : l'enjeu d'un groupe de supervision ? La sécurité s'impose. Je ne me vois pas me risquer à parler quand l'atmosphère me serre la gorge quand les regards

⁹ Ibid. p.35

¹⁰ Ibid. p.39

¹¹ Ibid. p.42

scrutent mon apparence physique, quand je crains de ne pas dire le juste, le vrai, si mes paroles dérapent, si je m'effondre, si les autres me découvrent sous un autre jour que celui si bien connu de moi. Mon image, ce à quoi je tiens ! Stop. Le trauma revient, vais-je mourir ? Ma grand-mère, son souvenir me hante. La musique intérieure bat comme mes pulsations cardiaques s'emballent.

En 2015, je me suis penchée sur les journaux d'écrivains. A la lecture de certains, notamment, celui de Doris Lessing¹², j'ai ri. L'auteur insère, dans le récit, l'ouverture d'un journal de bord. Le lecteur est informé d'une façon de faire du personnage central : déposer dans un journal le surcroît émotif vécu. En quelques mots : le roman est centré sur une jeune femme qui choisit d'aider sa voisine âgée et peu disposée à l'amabilité. Chemin faisant, une relation voire une amitié se noue entre elles deux. La peur vécue par l'une, « que me veut-elle, dit la vieille dame », et la jeune femme : « pourquoi l'aider alors qu'elle ne demande rien ? ». Du quiproquo, de la méconnaissance et de l'envie de bien faire se crée un lien amical : respect, considération au-delà des différences d'appartenance sociale et de la conception d'une vie au quotidien. Impossibilité ici d'apporter la complexité relationnelle déroulée dans le roman, cependant je retiendrai au moins une raison de ces deux femmes, de se rencontrer : le besoin de relation et d'élucider des différences qui les unirent.

En me remémorant le récit de mon camarade de groupe de formation, m'apparaît ce désir confus de l'un et de l'autre antagoniste (le chef de service et le père) de se rapprocher pour s'expliquer, se comprendre ? Comprendre les raisons de l'un et de l'autre pour acter une solution acceptable : l'un gardien de la loi : protéger les enfants, l'autre faire respecter ses droits et ses devoirs de père proche d'eux et secoué par les difficultés de l'organisation d'une vie au quotidien avec eux.

Quelle peur se joue et se rejoue dans cette situation relatée et qui est mienne en partie (quid du groupe en formation) et à distance ? Le repérage d'un enracinement de la peur dans le tréfonds mémoriel du sujet éclaircit la légitimité sensorielle, professionnelle à accepter et à fluidifier l'émotion comme élément puissant, intrinsèquement nouée à toute mise en scène relationnelle.

La peur, elle est là dans le conte d'une belle au bois dormant, d'un chaperon rouge, elle est nichée dans l'être du loup (la pulsion des héros): couleur, effrayant, sans recul, sans limite. Peur de toi, peur de moi : que suis-je capable de faire, de défaire ? Peur d'être séparé, seul, sans relation entre moi et soi ?

A propos de la peur dans une situation clinique éducative, nous pouvons positionner l'autre ouverture qui lui fait face qui est la confiance, la sérénité. J'ai choisi le terme de douceur qui représente pour moi la non peur, l'attention portée à l'autre et une réciprocité possible. L'écoute sincère.

Guy de Maupassant a titré un court livre de nouvelles : Les caresses. Ce bref recueil rassemble des textes entre 1883 et 1886. Quelques citations de lettres :

« La Caresse est l'épreuve de l'Amour ... elle grandit quand nous nous aimions ... cette sorte de nuage d'affection, qu'on appelle l'amour, a enveloppé deux êtres, quand ils ont pensé l'un

¹² LESSING Doris, Journal d'une voisine, Albin Michel, 1985.

à l'autre longtemps ». Propos sur-réalistes ? Peu importe. Ces deux lettres recherchent les mots pour éprouver les sensations, le climat d'une relation amoureuse, du plaisir simple. Elles évoquent l'illusion voire l'hallucination emmêlée dans le verbe aimer.

Faisant l'impasse sur la nouvelle « Les Chats » placée entre « Les Caresses » et « La Peur », ma lecture rejoint des sensations de tremblements. Explications brèves. Le récit de La Peur procède par élimination. La lettre s'adresse à J-K Huysmans. Le narrateur est un commandant de navire décrit comme un baroudeur, un 'dur', loin d'une image de perdreau de l'année. Il a affronté toutes les tempêtes, les rochers. « C'est quelque chose d'effroyable, une sensation atroce, comme une décomposition de l'âme, un spasme affreux de la pensée et du cœur, dont le souvenir seul donne des frissons d'angoisse ... cela a lieu dans certaines circonstances anormales, sous certaines affluences mystérieuses en face de risques vagues. La vraie peur, c'est quelque chose comme une réminiscence (reconstruction) des terreurs fantastiques d'autrefois ... Moi, j'ai deviné la peur en plein jour ... je l'ai ressentie »¹³.

Le narrateur élimine les situations où la peur aurait pu s'immiscer, pour dans un suspens incroyable, faire naître chez le lecteur la curiosité et transmettre le mystère. Avant le dénouement, déjà le son est mis en scène. « Ce tambour ne serait que le mirage du son ... je n'ai appris cela que bien plus tard » (p.50).

Quelques mots encore sur le dénouement de la nouvelle : « ... un grand frisson me courut entre les épaules. Cette vision ... était effrayante à voir ... L'épouvantable peur entraînait en moi : la peur de quoi, le sais-je ? C'était la peur, voilà tout » (p.54).

Tous les sens sont en éveil dans les mots de Maupassant... « Nous restâmes là jusqu'à l'aurore, incapables de bouger, de dire un mot, crispés dans un affolement indicible » (p.56).

- Le temps, le déplacement

Cet accompagnement de la littérature pour approcher la sensation et la notion d'une peur avoisinant le surnaturel. La perte de contrôle ouvre un monde fantastique. La peur mot connu, sensation connue : J'ai eu peur, j'ai sursauté. L'irrationnel incline à l'écoute d'un récit, à baisser la garde du savoir, à croire (se fier) aux sensations. Elles informent, elles supplantent le monde du connu. Elles re-stimulent l'imaginaire.

L'instance de la supervision engage à voir plus loin, autrement dit, à sentir les enjeux emmêlés dans ces situations qui nous déroutent. La place du narrateur et celle de l'écouter (superviseur, groupe) dépasse un rouage d'une logique connue. Les chemins rendus accessibles fragilisent le discours pour laisser place à l'inconnu voire l'incompréhensible. « Je n'ai appris cela que bien plus tard ». Ce temps qui passe (Ce temps qui ne passe pas, Jean-Bertrand PONTALIS), formule énoncée comme une rengaine, s'impose comme une instance incontournable pour comprendre (peut-être) dans l'après-coup.

¹³ Ibid. pp. 45- 46; 50, 54, 56.

III - Quels rapports avec la supervision ? Suites de l'Instance Clinique ...

« Transférer la peur », serait cette recherche d'apaisement dans un autre que soi (que moi) ? Se calmer, être rassuré qui peut me garantir cela ? Le transfert est à l'œuvre dès que l'envie de posséder quelque chose de l'autre m'apaise ? Dès que je rencontre l'autre, dès que je ne suis plus seule, dès que je me reconnais dans l'autre ? Transférer, identifier, projeter ... une grande proximité de ses verbes s'associe au langage qui nous lie. Parfois me libère, parfois me ligote.

J'enchaîne d'où vient cette énergie qui pousse à inventer un inconnu, un nouveau système, à une nouvelle façon de voir ? Créer trouverait-il sa source dans ces trous¹⁴ de l'(H) histoire où il n'est plus raison gardée ? Le trou, la peur, ne plus savoir quoi dire, penser ?

La peur dés-inhiberait la fonction créative potentiellement présente dans la dynamique relationnelle. Que fait la peur dans un dispositif de supervision ? Le collègue s'est autorisé à dire : « J'ai eu peur ». J'entends « Je ne savais pas, je ne pouvais pas » et même une dimension presque persécutrice : « ... je suis poursuivi, on me traque... ». Elle empêche d'être clairvoyant.

Du côté d'une version populaire, je relève des proverbes, des mots vite dits et répétés comme viatique dans les événements de la vie : « *On ne saurait guérir de la peur, c'est-à-dire les impressions que fait la peur sont insurmontables ; On peut bien guérir du mal, mais on ne saurait guérir de la peur ; La peur grossit les objets*, on s'exagère ce que l'on craint.

La peur n'est bonne à rien, la peur ne guérit de rien, elle est toujours utile¹⁵ ».

Ces antennes mettent à défaut l'hypothèse d'une peur médiatrice pour transformer une situation figée ou provocatrice de solution. Nous y reviendrons pour éclairer cette recherche de compréhension de la peur.

- La supervision dans tout cela ?

Je pense aux quatre discours de Lacan. Quelle place prend ce sentiment de la peur dans ce jeu de place ? Le premier discours qui me vient est celui de la déraison assimilable à celui du sujet ? Le sujet est envahi, la peur prend toute l'énergie, s'incruste au cœur du sujet, le mobilise, l'immobilise, le statufie. Parler, en parler, se détacher d'une culpabilité première, comment puis-je avoir peur, moi le professionnel, moi l'adulte, moi qui sait, connaît, a tout fait ... Me revient en mémoire l'entretien d'explicitation de Pierre Vermersch¹⁶. La stratégie de centrer le sujet sur son propos, sa question issue de son contexte professionnel, et aussi de libérer des émotions empêchuse d'aller plus loin. Je vois Nadine Faingold¹⁷ demander à une professionnelle de sentir sa douleur au ventre à la surface de la peau. L'intention est de rester centrée sur le contexte du sujet : Comment s'est arrivé ? Qu'avez-vous ressenti ? L'idée est d'aller vers la mise en dessin d'une cartographie émotionnelle, temporelle.

¹⁴ BECKER Jacques, Le trou, Film de 1960.

¹⁵ Dictionnaire Le Littré, définition de la peur, proverbe, 2008.

¹⁶ VERMERSCH Pierre, L'entretien d'explicitation, ESF, 2010.

¹⁷ FAINGOLD Nadine, Formation de formateurs à l'analyse des pratiques, *Recherche et formation*, N°51, 2006.

La méthodologie de l'entretien d'explicitation engage à interrompre la parole de l'exposant, si elle, s'écarte dans des méandres éloignés de la question première. Le déplacement physique, sortir, interrompre, revenir est possible pour ramener le sujet à son objet.

- La peur, la création, la supervision : quels rapports ?

J'imagine que la peur crée un système de protection nécessaire pour ne pas disparaître et ainsi innover une façon de résister à l'attaque. Que crée ai-je lorsque j'ai peur, ou plus tôt qu'est-ce que la peur, dans l'après coup, me fait créer ? Sans doute des systèmes protecteurs plus solides et aussi, dans le meilleur des cas, une pensée.

J'ai peur donc je pense. La nécessité de penser s'impose : que s'est-il passé, qui, quoi, quand, où, pourquoi, comment. Que faire ? Qu'être ? L'interrogation est là. Le besoin d'en comprendre davantage, une fois la peur passée. Et si la poule est un moyen inventé par l'œuf pour produire un autre œuf¹⁸ ? De façon analogique, les émotions seraient le moyen imaginé pour regarder des transferts, les digérer et en vivre de nouvelles ?

Cet accompagnement par la littérature approche la sensation et la notion d'une peur avoisinant le surnaturel, la perte de contrôle ouverte d'un monde fantastique. La peur : mot connu, sensation connue, j'ai eu peur, j'ai sursauté, j'ai cru que, serait des incipit d'un récit. L'irrationnel incline à l'écoute d'un récit, à se retirer de la bulle du savoir, à croire aux sensations. Elles informent, elles supplantent le monde du connu, elles embolisent, elles influencent.

L'instance de la supervision engage à voir plus loin, autrement, à sentir les enjeux emmêlés dans ces situations qui nous déroutent. La place du narrateur et celle de l'écouter (superviseur, groupe) dépasse un rouage d'une logique connue. Les chemins rendus accessibles fragilisent le discours pour laisser place à l'inconnu voire l'incompréhensible. « Je n'ai appris cela que bien plus tard ». Ce temps qui passe¹⁹, formule énoncée comme une rengaine, s'impose comme une instance incontournable pour comprendre (peut-être) dans l'après-coup.

Définir « la supervision est devenue progressivement une activité de soutien d'intervenants » sont les mots de Paul Lodewick et Gérard Piroton²⁰. Dans la supervision, il s'agit bien de favoriser un déplacement, des prises d'air, voire des prises d'être pour les praticiens du social, là où le quotidien écrase la pensée sous son rouleau compresseur des routines et contraintes, dans un contexte social soumis aux illusions managériales et gestionnaires – « cet ordre dur » comme le désigne Jacques Lacan – qui empoisonnent à petit feu les pratiques sociales en instrumentalisant ses praticiens. Il s'agit – principalement dans les métiers de l'intervention sociale – de maintenir vif l'appareil à penser et à inventer de chacun. On a jugé jusque-là cette pratique comme allant de soi. Eh bien, non, ça ne va pas de soi !²¹

¹⁸ France Culture, le 24 décembre 16, Étienne KLEIN.

¹⁹ PONTALIS, Jean-Bertrand, Ce temps qui ne passe pas, Gallimard, 2006.

²⁰ Ibid. La supervision : espace de réflexivité et d'enjeux.

²¹ Le journal des psychologues, N°274, février 2010.

Le transfert dans la relation de supervision mêle les sensations : la peur et son contraire : une quête, une reformulation, une attente de réponse vraisemblablement. Au cours de la présentation de la situation, le collègue parle de cette situation qui l'a tarauté. Alors, il fait en sorte de la représenter. C'est par une rencontre avec le père des enfants, une rencontre, que chacun pu dire (énoncer) les raisons qui les habitaient pour expliquer leur propos. Le collègue poursuivra en disant la détente qui s'ensuivit. Ils s'étaient entendus.

Loin d'un point final, là où le conte se termine, l'explicitation, la prise de parole et le positionnement des deux protagonistes sont les éléments de compréhension d'un embrouillamini de représentations sociales, affectives et émotionnelles.

Se séparer de la peur, être à distance d'une émotion glaçante est l'un des enjeux d'une situation rencontrée dans l'Instance Clinique, se rassembler après division. Je retiendrai de l'accès au récit de l'exposant (le professionnel) et de la personne accompagnée (situation éducative) comme une médiation primordiale pour identifier l'univers émotionnel et la recherche d'une piste de travail ancrée dans l'acte.

- Éléments d'analyse

Le transfert (Étymologie : transfert du verbe "ferre" porter, supporter du verbe "trans-ferre" porter à travers, transporter) dans l'Instance Clinique ? Une kyrielle de comment pour rechercher et surtout trouver la solution ici et maintenant et efficace à chaque fois. L'analyste, selon Jacques Lacan, doit occuper une place vide au regard du désir des professionnels, de l'expérience du savoir qu'ils sont seuls à posséder concernant leur métier²². L'intervenant n'est pas celui qui sait faire, celui qui possède les réponses, ou le Vrai dans la situation spécifique et toujours singulière qui est évoquée. Ses interventions ne sont ni plus vraies ni plus importantes que celles des participants. La nécessité de climat de sécurité et de confiance réciproque incarné par le superviseur,e et le groupe par ricochet sont les conditions primordiales dont le responsable (le superviseur) est garant. En d'autres termes, la fonction phorique du groupe ?

La narration, représentation incluant l'inter-subjectivité, crée un effet de distanciation même en désordre²³, plein d'émotion, position d'écoute, le ressenti de ressentis. Mickaël Balint²⁴ dit de l'écoute qu'elle fournit le matériel pour une compréhension et cette compréhension doit précéder son utilisation. Sont au travail les résistances portées par le discours. L'auteur du récit, le professionnel est référé à sa propre histoire. Le cadre est important pour éviter une dérive de thérapie personnelle. Le cadre (les différents moments identifiés de l'Instance Clinique) est garant du récit qui articule en permanence le personnel et le professionnel. Les niveaux de transfert sont multiples, contentons-nous d'observer les situations vécues en Instance Clinique.

²² LACAN, Jacques, Les quatre discours, Le Seuil, 1983, p.21.

²³ ROUZEL Joseph, La supervision d'équipe, Dunod, 2015.

²⁴ BALINT, Mickaël, Le médecin, son malade et la maladie, Rivages & Payot, 2003.

Cette Instance Clinique supporte, soutient de bas en haut (supportare : étymologie latine) en écho au terme de holding de Donald Wood Winnicott²⁵. Le support a la capacité d'accepter le doute structurel inhérent à un positionnement et à une démarche clinique. En fait, le transfert se joue à deux. Le narrateur parle d'un moment vécu avec un autre, qui lui, est absent. Il en parle de son propre point de vue. Il attend du groupe une aide pour se désengluier d'un sentiment de solitude, de dépassement, d'impuissance, débordement, de peur !

L'écoute, le non-jugement, la confidentialité à l'égard ses propos personnels, des repères symboliques : une chaise vide si l'un du groupe est absent sont primordiaux. « La limite n'est pas là où quelque chose cesse, mais bien (...) à partir de quoi quelque chose commence à être »²⁶.

La transmission d'un savoir est dans cette Instance Clinique ce que l'on est et sans doute ce que l'on (narrateur, je...) réclame un besoin d'une relation affective positive. Une recherche de liens, des relations comme œuvre de création et de recreation de soi, bien entendu. La question récurrente est : en quoi suis-je pour quelque chose dans ce qui se passe ? Qu'est-ce qui me pousse ou m'a poussée ce jour-là, à dire ou à faire cela ?

- PORTER DE TRAVERS

Sigmund FREUD²⁷ a défini le transfert comme le déplacement des représentations inconscientes. Nous travaillons avec ou sous transfert. L'Instance Clinique favorise son identification et sa dés-intrication. Ce repérage de transfert en soi-même et chez cet autre²⁸. Le véritable changement vient ou ne vient pas de notre meilleure compréhension de l'autre ni d'une explication que nous lui renverrions mais provient du fait que nous avons pu l'aider quelque peu à se comprendre lui-même, en accueillant et en accompagnant la parole par différentes médiations.

C'est du lieu d'une différence de places irréductible qu'opère toute transmission²⁹. Aussi, est à interroger, la place dans laquelle je situe ma parole à ce moment-là. Qu'est-ce qui la provoque ? Qu'est-ce qui la cause ? A quelle place je mets l'autre et quel est l'effet attendu de mon discours ?

Se destituer de la place du supposé savoir. Le référent éducatif, pédagogique interroge sa place de sujet-supposé savoir, il a cette fonction, ce statut sans s'y perdre, ce n'est qu'un rôle dans cette situation.

L'écriture m'apprend ce plaisir renouvelé de penser, d'organiser cette pensée, de renoncer à tout écrire à tout laisser dans le texte : tailler le texte. Présentifier sa pensée peut-être.

²⁵ WINNICOTT, Donald Wood, Jeu et réalité : espace potentiel, Gallimard, 2002.

²⁶ HEIDEGGER, Martin, Chemins qui ne mènent nulle part, Paris, Gallimard, 1996.

²⁷ FREUD, Sigmund, Correspondance avec le pasteur Flister, Gallimard, 1966.

²⁸ GOLDBERGER, Eva Maria, Au seuil de l'inconscient, le premier entretien, Payot, 1996, p.31.

²⁹ LACAN, Jacques, Ib.

Harmoniser cette cohérence entre le ressenti - l'intuition- et la confrontation avec l'autre : être supervisée et se superviser.

Une dernière image : la couverture du livre de Mickaël BALINT ³⁰ donne à voir un médecin qui ausculte une poupée tenue par un enfant. Il joue au docteur avec sérieux, l'enfant le sait (bien évidemment). La présence et la posture du médecin font office de remède dans un scénario à trois.

- Vers les propos conclusifs

Écrire, paradoxalement, calme ma peur de ne pouvoir écrire, de ne pas pouvoir choisir une mise en mots, les choix de la justesse des mots. A un instant T. La relecture affine l'orientation du propos. Elle met en ordre la multiplicité des idées, je ne peux qu'écrire qu'un mot à la fois. Dire un seul mot à la fois. J'organise, je biffe, j'y reviens, je pense. Je lis et retrouve une veine d'écriture. Je cherche des auteurs qui auraient approché l'énigme. Et la peur dans tout ça... qu'ils me donnent les mots, m'expliquent et me disent leur vécu, leurs solutions...

Mon attention vers les contes s'est accrue : Grimm, Andersen, Perrault n'ont-ils pas régler leur compte avec la peur en écrivant. J'ai lu, regardé du bout des yeux leurs contes : Blanche Neige, Raiponce, Poucette, le vilain petit canard, Barbe bleue, Cendrillon...oui la peur règne dans ses récits, oui il y a un,e méchant,e et ça fini de façon merveilleuse. Bien que dans mon souvenir la version édulcorée de Cendrillon m'était apparu fade quand j'ai découvert le pot aux roses : le petit chaperon rouge a été croqué, le ventre du loup n'a pas été ouvert, il est parti, a sans doute violenté la petite. Alors le conte, le conteur ment ? Je n'ai jamais accroché avec les contes. En quoi parlaient-ils de moi, suis-je tour à tour chaperon rouge, Blanche Neige ?

Est-ce ma part clivée qui s'allume à chaque fois qu'on me raconte des histoires qui ne tiennent pas debout ? D'ailleurs on m'a menti, alors je n'y crois pas. « Les crétois sont des menteurs ; c'est un crétois qui me l'a dit »³¹.

Mais la peur tout de même ? Pour moi, c'est le noir dans la cave et surtout les souris qui courent, vont-elles venir me frôler, rouler sur ma peau ? La peur, c'est la frayeur déraisonnable. La peur de ne plus pouvoir penser, réfléchir, décider. La peur, cet ouragan de panique, fragilise mes muscles, sidère mon cerveau. La peur cette remise en compte de la vérité, de la réalité. La publicité veut nous vendre un monde merveilleux. C'est bien ainsi et non l'inverse. Moi, on ne me la fait pas, je ne m'en laisse pas conter (facilité de mots).

³⁰ BALINT Mickaël, Ib.

³¹ LACAN Jacques, Séminaire L'Identification, 1961-1962. Epiménide a menti, car, si Epiménide dit la vérité, tous les crétois sont menteurs, et lui aussi, or, un menteur ne dit jamais la vérité, donc Epiménide ne dit pas la vérité. Cf A. KOYRE, Epiménide le menteur, Paris, Herman, 1947, p.5.

Bibliographie

- Dictionnaire Le Littré, Paris, mise à jour 2008.
- BALINT Michaël, le médecin, son malade et la maladie, Rivage et Payot, 2003.
- BARBARA, La solitude, Album La fleur d'amour, 1972.
- DUROY Lionel, L'absente, Julliard, 2016.
- FAINGOLD, Nadine, « Formation de formateurs à l'analyse des pratiques », Recherche et formation, N°51, 2006.
- FREUD Sigmund, Correspondance avec le pasteur Flister, Gallimard, 1996.
- GOLDER, Eva Marie, Au seuil l'inconscient, le premier entretien, Payot, 1996.
- HEIDEGGER, Martin, Chemins qui ne mènent nulle part, Gallimard, 1996.
- KLEIN, Etienne, Sur les épaules de Darwin, France Culture, 24 décembre 2016.
- LACAN, Jacques, Les quatre discours, Le Seuil, 1950.
- LACAN, Jacques, Le journal des psychologues, N°274, 2010.
- LACAN Jacques, La relation d'objet, livre IV établi par Jacques-Alain Miller, Le Seuil, 1994.
- LESSING Doris, Journal d'une voisine, Albin Michel, 1985.
- LODEWICK, Pierre & PIROTTON, Gilles, La supervision : espace de réflexivité et d'enjeux, Les politiques sociales, N°1 & 2, 2007.
- MAUPASSANT, Guy, Les caresses, Gallimard, 1887.
- NAUDIN Jean & GOZE Tudi, Psychologie institutionnelle et phénoménologie, revue Sud /Nord, n°26, 2016.
- NATHAN Tobie, L'influence qui guérit, Odile Jacob, 1993.
- PAVESE Césaire, Le métier de vivre, Gallimard, 1958.
- PANKOW Gisela, L'homme et son espace, Revue Esprit, n°85, 1984.
- PONTALIS, Jean Bertrand, Ce temps qui ne passe pas, Gallimard, 2006.
- PROUST, Marcel, La recherche du temps perdu, Gallimard, 1983.
- ROBINSON Bernard, Psychologie clinique, DE BOECK, 2005.
- ROUZEL, Joseph, La supervision d'équipe en travail social, Dunod, 2015.
- VERMERSCH, Pierre, L'entretien d'explicitation, ESF, 2010.
- WINNICOTT, Donald Woods, Jeu et Réalité : espace potentiel, Gallimard, 2002.
- SWEIG, Stéphane, La peur, Le livre de poche, 2002.

Marie HALOUX

Une émotion transformatrice : la peur.

Regards à travers une Instance Clinique.

A partir d'un exposé d'une situation exposée au cours de l'Instance Clinique mise en place en formation, je me suis saisie d'une sensation de peur éprouvée pour chercher par des écrits littéraires une réflexion : la peur, objet d'une transformation créative ! Le récit prend la forme d'un monologue intérieur.

Mots-clé : Peur, Séparation, Transfert, Mise en mots.